



L'émigré

Al Mohager
de Youssef Chahine

Fiche technique

France-Egypte - 1995 -
2h08

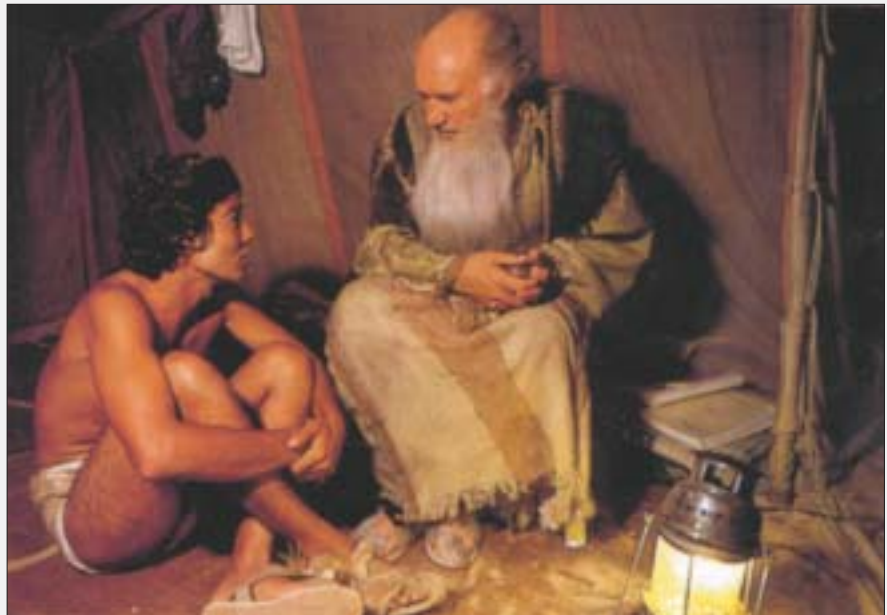
Réalisation & scénario :
Youssef Chahine

Co-scénario :
Rafik El Sabban
Ahmed Kassem
Khaled Youssef

Photographie :
Ramses Marzouk

Musique :
Mohamed Nouh

Interprètes :
Yoursa
(Simihit)
Michel Piccoli
(Adam)
Mahmoud Hemida
(Amihar)
Khaled El Nabaoui
(Ram)
Safia El Emari
(Basma)
Hanan Al Toriki
(Hati)



Résumé

Ran est le fils préféré d'une grande famille de frères, vivant pauvrement du travail de leurs mains. Le tenant pour responsable de tous leurs maux, ils se débarrassent de lui en le laissant pour mort dans la cale d'un bateau qui l'emène en haute Égypte. Vendu comme esclave, Ran vivra là-bas un destin exceptionnel...

Critique

C'est en 1992 que Youssef Chahine commence à écrire **L'Émigré**, une histoire inspirée du récit biblique sur Joseph, le fils de Jacob, mais également évoquée dans le Coran. Lors de la préparation du film, Youssef Chahine consulte les représentants de Al-Azhar, le Conseil d'Études Islamiques qui émet un avis pour tout sujet abordant un thème religieux. Ses membres attirent l'attention du réalisateur sur un danger «cinématographique» : celui de la représentation du personnage de Joseph, qui ne doit rester que dans l'imaginaire du public. Tenant compte de cette recommandation, Youssef Chahine modifie son idée initiale. La vie de Joseph n'est plus qu'un simple prétexte, le scénario s'inspire d'un épisode de la jeunesse de Chahine lui-même : son exil aux États-Unis où il apprend la mise en scène. Mais un avocat égyptien voulut voir dans **L'Émigré** une adaptation du récit de Joseph d'après le Coran. Il obtint du Conseil d'Études Islamiques une «fatwa» (interdiction) sur le film. Celui-ci fut retiré de l'affiche alors

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

même qu'il remportait un véritable succès en Égypte : plus de 500 000 entrées en moins de dix semaines.

Cette fiche est issue de la série n°284 de la collection des fiches de monsieur Cinéma (284/13)

L'Émigré de Youssef Chahine, sorti en France en 1994, remporta avec sa diffusion télé un succès largement populaire (preuve que ce réalisateur étranger se voit très considéré chez nous ; Youssef Chahine a d'ailleurs souvent déclaré qu'il devait tout à la France) alors qu'il fut tout d'abord interdit à la diffusion dans son pays d'origine.

Le succès de **L'Émigré** s'explique sans doute par une narration solide et rythmée, riche en événements et en personnages passionnants.

(...) Ce film ne pourrait être qu'une grande fresque hollywoodienne (Chahine adore ce cinéma) mais il représente bien plus par une mise en scène et une atmosphère toutes personnelles. Chaque plan, chaque effet sonore et lumineux sont le fruit d'un travail pensé, soigné et maîtrisé. Une réelle poésie des images nous rend sensibles à un silence ou à un jeu de regards expressifs, nombreux dans le film. Quant aux dialogues, ciselés comme des bijoux de pierre fine, ils nous renvoient à une sagesse séculaire et contemplative propres aux peuples arabes.

Nous sommes très loin, en effet, d'un péplum à l'américaine où la phrase a un rôle scénaristique fondamental. Beaucoup d'éléments restent gratuits chez Chahine qui pratique l'Art pour l'Art sans tomber toutefois dans les fastes ridicules de la reconstitution d'une Égypte Antique flamboyante. Nous ne réalisons d'ailleurs qu'au bout d'une vingtaine de minutes que les personnages évoluent sous le règne d'Aménophis, bientôt supplanté par le célèbre Akhenaton. C'est à cette période transitoire où s'affrontent polythéistes et monothéistes que Ran, adepte fervent d'Aton, le Dieu unique, va évoluer et semer le doute dans les esprits. Le héros prend la

dimension alors d'un philosophe dont les lumières, telles les rayons d'Aton, enveloppent son entourage d'une sagesse infinie : ainsi, la grande prêtresse d'Amon ne peut qu'accepter l'amour "pur comme le désert", dit-elle, que lui offre Ran. Enfin, les fratricides se voient graciés par leur jeune frère dans un geste éminemment sublime ; on reconnaît là la culture littéraire de Chahine qui utilise l'histoire bien connue de Joseph et ses frères, dans l'Ancien Testament, pour la recomposer en une tragédie Shakespearienne pleine de fureur et de sang dont le dénouement serait cependant plein de mansuétude. Pardonner à ses propres bourreaux est la pire des punitions qui se puisse donner : Corneille l'avait compris, Chahine aussi.

Corinne Marques

<http://www.lesiteducinephile.com>

C'est un film merveilleux. De ceux qu'on n'ose plus faire aujourd'hui, dans une époque désabusée où le cynisme est roi. Où le plaisir est suspect. Où l'on finit par aimer les films moins pour ce qu'ils sont que pour ce qu'ils ne sont pas. Par peur, peur d'être ému. Simple.

L'Émigré réveille ainsi la soif de connaître et la faculté d'être étonné par le monde. C'est un film qui permet de croire en l'autre et de croire au cinéma Sans pour autant être solennel et pontifiant. Car la mise en scène se situe à hauteur des hommes, de leurs faiblesses et de leurs forces. C'est un film qui avance à visage découvert. Souriant et naïf. Innocent et malicieux. A l'instar de Ram, son personnage central.

Ils se comptent sur les doigts d'une main, les cinéastes capables de se lancer dans une telle entreprise : un récit inspiré de la vie de Joseph, fils de Jacob, et transposé dans l'Égypte des pharaons.

Il s'agit d'un récit initiatique. Un jeune homme, Ram, vit au milieu d'une tribu nomade. Ses frères, repliés dans l'obscurantisme, le rejettent. Parce qu'il possède un esprit vif et intuitif. Parce qu'il est aussi le fils préféré d'Adam (Michel

Piccoli, très bien). Impétueux et impatient de connaître les techniques d'agriculture capables de dominer la nature, Ram décide de partir à la conquête de l'Égypte. Terre rayonnante du savoir. Un long périple de plusieurs années l'attend. Un périple au cours duquel il devient successivement un esclave parmi d'autres, le favori du haut dignitaire Amihar, puis le sauveur provisoire de tout un peuple, affamé et opprimé.

Le désir - toujours inassouvi - fait naître chaque scène. Chahine approche les corps (masculins et féminins) de manière voluptueuse, les frôle sans s'attarder. Il attise les paysages, il offre à chaque élément un rôle. Le sable crisse et aveugle, les pierres brillent et se fracassent, l'eau perle sur la peau. C'est un monde physique et instinctif. Sensuel et violent. Où résonnent aussi les coups subis par les gens du peuple, victimes des classes dominantes et des luttes de pouvoir.

La reconstitution historique compte moins que la peinture des sentiments.

L'Émigré tisse ainsi des liens très forts entre ses personnages : lien d'amour impossible entre Ram et la prêtresse Simihit (inoubliable Yousra), entre Amihar et Simihit. Lien d'amour informulé entre Ram et Amihar. Tout est suggéré par l'intensité des regards et le rapport des personnages dans l'espace. On se parle et on se touche des yeux. A distance. A l'exemple de cette scène d'adieux magnifique, silencieuse, entre Ram et Simihit. Un escalier les sépare. Elle, tout en haut, chancelle. Lui, en bas, la fixe comme on contemple une déesse. Humaine et inaccessible.

Plus le film avance, plus il gagne en profondeur, plus l'Égypte devient polymorphe. Pour la découvrir, Ram sert de passeur. Souvent involontaire. Normal : Ram est mû par une véritable innocence. L'action est rapide ; le récit, elliptique. Tout l'art de Chahine est là : dans sa fougue, sa manière de ne jamais tenir en place, parce que d'autres images, d'autres émotions l'attendent. Lui et son personnage.

L'Émigré témoigne d'un amour univer-

sel. Sa belle idée est de filmer l'Égypte à travers le regard d'un étranger. Ce que sont Ram et Simihit. De fait, la vision de Chahine est cosmopolite. Bien que le film soit profondément arabe, on a l'impression d'y voir un monde multiple où cohabitent des figures d'autres civilisations, d'autres époques. Amibar ressemble à un centurion romain ; et Simihit, à une figure grecque.

Par bien des aspects, **L'Emigré** rappelle les grands films hollywoodiens des années 50 (**La Terre des pharaons**, de Hawks, par exemple, magnifique et sous-estimé), que Chahine affectionne particulièrement. En fait, **L'Emigré**, c'est à la fois un péplum biblique, un mélo, un film d'aventures, un film social, une fable. Le réalisateur allie les visions fantasmagiques et réalistes, mythologiques et intimistes. Bref, il donne vie à l'idée même de métissage.

(...)

Jean Coutances
Télérama n°2356 - 8 mars 1995

Entretien avec le réalisateur

(...) Comment expliquez-vous le rayonnement de votre film ?

Ils ont senti que le film parlait de leurs problèmes, de l'exclusion. C'était magnifique de voir ce cinéma plein de jeunes, en général assez blasés à la fin d'un film, même blasés de la violence, applaudir. **L'Emigré** ne comporte pas de violence ni de sexualité effrénée, mais de l'érotisme et de la moralité. Ils ont ressenti la joie d'aimer, les signes d'amour échangés, l'assiduité dans la poursuite l'un de l'autre, et la recherche de l'avenir. Ce film leur ressemblait et chacun pouvait s'identifier avec le personnage. Mais ce film a aussi touché la jeunesse au Liban et en Tunisie. Le succès est tellement grand qu'il doit irriter certaines personnes qui n'ont pas envie de voir les jeunes sourire et participer, surtout. Ils ont été chercher midi à qua-

torze heures et m'ont parlé d'un scénario au sujet duquel je n'ai eu aucun problème avec le Al-Azhar. Le Al-Azhar est une institution prestigieuse, elle existe depuis mille ans et beaucoup de militants issus de cette institution ont sauvé le Caire et la personnalité égyptienne. Mais comme dans tout endroit de cette importance, quelqu'un décide. Cette personne s'est arrangée pour faire croire que l'ensemble du Al-Azhar avait refusé le film. Le film est pour l'instant interdit, alors que rien ne mérite cette censure et qu'il est accepté par tout le public.

Il est difficile de comprendre en France ce qui se passe pour votre film. D'un point de vue candide, on a l'impression que la censure vient d'une institution «privée», et que l'Etat n'est pas intervenu dans cette décision.

Le Conseil d'Etudes Islamiques donne un avis dans le cas où le film touche à des sujets religieux. Parfois le conseil (vingt à vingt-cinq personnes) se réunit au complet, mais parfois ils consultent seulement une section qui peut concerner la traduction dans le cas de coproduction. C'est ainsi qu'une des personnes de cette commission, de façon très habile, est parvenue à instituer une "Fatwa". J'ai donc modifié ce qui les gênait, et le film s'est présenté comme "inspiré de" l'histoire de Joseph. Mais si une belle histoire se trouve dans les livres saints, et donc venant de la parole de Dieu, n'est-elle pas faite pour être reprise à son tour ? Tous ces mécanismes de censure reflètent une certaine adhésion à cette vague venue du désert dont je vous parlais. Ils prônent l'abandon de la jeunesse dans son propre désespoir et la non croyance en ce monde-ci au profit d'une vie après la mort. Ce gâchis n'est pas permis et n'a rien à faire avec la religion. Cela dénote une incompréhension des choses et un oubli de l'histoire des Arabes avant et après la Révélation. Toute la lumière est arrivée, même en Occident, par les Arabes, avec Averroès. C'est eux qui ont traduit les textes d'Aristote. Comment, après avoir atteint les sommets de la civilisation, se retrou-

ver face à un courant qui nous ramène en arrière et avec cette si grande puissance ? Qu'est-il arrivé ? Selon moi, l'Occident a été très complice et est entré en connivence avec de nombreux pouvoirs militaires assez dogmatiques et autocrates. C'est devenu une histoire entre chefs d'Etat, mettant à l'écart les désirs et les préoccupations de la population. Cette connivence n'a toujours déplu. Inévitablement, surtout s'il a une certaine popularité, l'artiste est considéré comme une force politique. Moi-même aujourd'hui, j'ai un parti de 600 000 adhérents, mais je ne prétends pas au pouvoir, car ce n'est pas de mon ressort. Pour le pouvoir, l'artiste est dangereux, il lui faut le banaliser, l'aplatir. J'ai déjà connu cette situation avec les militaires. Les intégristes ont eu des prédécesseurs. Mon court-métrage **Le Caire** a été interdit par les militaires au pouvoir actuellement. En ce qui concerne l'interdiction de **L'Emigré**, je pense que cela vient davantage des personnes désireuses de plaire à un courant intégriste - courant par ailleurs très cosu. J'ai lu quelque part que j'étais en train de faire de la normalisation culturelle avec Israël. Leur lecture de mon film donnait ceci : la fille représente l'Égypte et le garçon représente Israël parce qu'il vient de Palestine, alors que la fille dans **L'Emigré** est une étrangère et le garçon vient d'Arabie. Pourquoi s'ingénient-ils à inventer des mensonges ? Afin de fausser les pistes.

Peut-être que le fait qu'un étranger réussisse à l'intérieur de l'Égypte a pu être compris comme un appel à l'émigration pour féconder l'Égypte...

Oui, on peut dire n'importe quoi. Tom, c'est Israël et Jerry, c'est l'Égypte. C'est parfaitement ridicule. Ils cherchent à ne pas comprendre ce que signifie "inspiré de" ou "histoire de". Mais je ne fais pas de récit historique. Et d'ailleurs, à l'intérieur des films historiques, il existe différents paramètres. En agissant ainsi, les censeurs ont deux atouts: non seulement ils te banalisent, mais en plus ils ont leur portrait dans les journaux. On a

le droit de critiquer le travail de quelqu'un, mais on ne devrait pas avoir celui d'interrompre un film sans que l'auteur ait son mot à dire. Actuellement, je n'ai pas le droit de m'exprimer publiquement sur le procès. Pour le moment, je n'ai aucune raison de douter du système judiciaire. Le procès est en cours. Le problème ne concerne pas seulement mon film mais aussi tout le cinéma égyptien. Quel producteur aurait aujourd'hui le courage de tourner un mètre de pellicule s'il sait qu'il peut être interdit à sa sortie ? Le cinéma coûte très cher. Nous sommes tous à nous plier sous le poids des différents pouvoirs. Je ne pense pas à la France, car ce pays possède un système qui a sauvé le cinéma français. Beaucoup de dirigeants dans le monde n'aiment pas les cinéastes. Il existe un dédain, une banalisation - le cinéma étant pris comme un divertissement. L'Occident a été le complice de cette attitude dans les pays arabes, par une aide économique et militaire plutôt que d'envoyer des caméras. Quand ils ont envoyé du matériel de cinéma, ce n'était ni aux individus ni aux démocrates, mais pour plaire aux pouvoirs avec lesquels ils avaient certains intérêts. La France est de connivence avec l'artiste en raison des coproductions, c'est un nouveau marché. J'ouvre le marché de la télévision française, allemande, italienne et souvent aussi anglaise. C'était la condition de survie pour ne pas être sous la domination du Golfe et des pays peu soucieux des libertés d'expression.

L'Emigré est-il un film que vous ne pouvez réaliser qu'avec l'aide de la France ?
 Sans le partenariat de la France, je ne peux pas réaliser un film de cette envergure, et d'une qualité correspondant à mes désirs. J'ai besoin de laboratoires et de gens très compétents. Je ne suis pas magicien. Le budget moyen d'un film qui aurait coûté aux Etats-Unis 80 millions de dollars, en France, 30 ou 40 millions, représente en Egypte 3 ou 4 millions, avec exactement la même qualité. Nous commençons à faire des

miracles. La main d'œuvre est moins chère. Un producteur américain prend 2 millions de dollars comme paie de base, alors que si je m'en sors avec 25 000 dollars, je suis très heureux. (...)

Dossier distributeur

Le réalisateur

Né le 25 Janvier 1926 à Alexandrie, il a raconté sa jeunesse et la montée de sa vocation dans **Alexandrie pourquoi** (1978) : son père souhaitait qu'il devienne ingénieur (ce que lui n'avait pu réussir), il ne s'intéressait qu'au théâtre et, après l'école primaire chez les Frères (Chahine est chrétien), l'école anglaise et un an d'université à Alexandrie, il réussit à partir pour les Etats-Unis, au Pasadena Play House où il fait deux ans d'études de cinéma et d'art dramatique. «Le cinéma est une langue visuelle, une syntaxe. On ne décide pas de son style. Tout ce qu'on peut décider, pendant l'écriture, c'est que chaque scène découle d'une prémisse de base. Ensuite, il y a une technique dramaturgique. On se moque en Europe des Américains, mais ils écrivent des scénarios extrêmement bien ficelés, d'après les règles d'Aristote. J'ai appris ce langage très jeune, chez les Américains...»

C'est l'opérateur Alvise Orfanelli, «pionnier du cinéma égyptien» qui ouvre les portes de la production à Youssef Chahine. Il tourne à 23 ans son premier film **Baba Amine** en 1949. Dès 1951, il présente son second film **Le fils du Nil** à la Mostra de Venise.

Marc Peter

Odyssée - Octobre Novembre 1997

Filmographie

Baba Amine	1949
Papa Amine	
Ibn at-Nil	1951
Le fils du Nil	
Al Muharrig al Kabir	1952
Le grand bouffon	
Seraa fi mina	1955
Les eaux noires	
Bab el Hadid	1958
Gare centrale	
El Naser Salah el Dine	1963
Saladin	
Fagr yawn gadid	1964
L'aube d'un jour nouveau	
Bayya al khawatim	1965
Le vendeur de bagues	
El Ard	1969
La terre	
Al Ekhtiar	1970
Le choix	
Al asfour	1973
Le moineau	
Awdat al Ibn al Dal	1976
Le retour de l'enfant prodigue	
Iskindiria... Leh ?	1978
Alexandrie... pourquoi ?	
Hadduta Misriya	1982
La mémoire	
Adieu Bonaparte	1985
Le sixième jour	1986
Es kenderya kamen we kamen	1990
Alexandrie encore et toujours	
Le Caire raconté par Youssef Chahine	1991
Al mohager	1994
L'émigré	
Al Massir	1997
Le destin	
Silence... on tourne	2002

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
 Cahiers du Cinéma n°483, 489, 506
 Positif n°410
 Trafic n°14

Pour plus de renseignements :
 tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com